

PIERRE AUTIN-GRENIER



QUAND J'ÉTAIS  
ÉCRIVAIN

*fantaisie*

finitude  
MMXI

Ce texte a été publié en janvier 2010  
dans *Dazibao*, la revue du Centre Régional  
du Livre de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

© éditions Finitude, 2011

**T**u parles! Écrivain! Écrivain j'en ai  
soupé, j'en ai soupé et pour long-  
temps, oui, je ne vous dis que ça.  
Ras la casquette! Quelle idée, écrire, je vous le  
demande, écrire? Quelle idée, vraiment,  
monsieur! Rien d'autre à faire, à envisager dans  
la vie, vraiment, monsieur, rien? Je vois que  
vous n'y entendez couic, monsieur; la sale  
manie ambitieuse de la gribouille sans doute  
qui vous tient, vous perdra comme elle a failli  
me perdre moi-même, me rendre fou pour de

bon, aliéné total, les plombs quasi sortis de la cervelle. Ah, j'en ai bien soupé et pour longtemps, pour toujours pour tout dire. Définitivement. Dieu lui-même ne me ferait revenir là-dessus, Père, Fils ni Saint-Esprit, non plus aucune confrérie d'aucune sorte, secte littéromane pas davantage.

Fonder une famille, oui, femme, jumeaux et triplés à la pelle, Assurances Générales, Crédit Lyonnais, Bouvier des Flandres, Deutsch Bank, s'assurer quelques rentes pour l'avenir, repeindre la branlante façade du pavillon, grossir la cylindrée de l'automobile, enterrer les anciens, baptiser les nouveaux; tricycle, mobylette, Mercedes, corbillard, Amen! Toute une vie! Une vie bien réussie, une vie que ça vaut la peine, tous les matins, de se lever, même ceux sans soleil, sales comme des portes de pénitencier, oui monsieur. Voilà du solide, voilà du sérieux, monsieur.

Tandis qu'aligner des mots à la queue leu leu dans l'espoir insensé, dans l'espoir *désespéré* d'en faire des phrases, et encore des phrases, des courtes, des tordues, des interminables, des

bien abominables aussi qui cachent tout pour ne dire rien, de monstrueux paragraphes regorgeant de nébuleuses métaphores, gonflés de mille effets de manches, des chapitres les uns dans les autres imbécilement imbriqués jusqu'à vous étourdir de trois cents, cinq cents voire mille pages du fabuleux roman enfin terminé et qui n'est fait, monsieur, que pour vous enterrer, vous, vous rendre la vie impossible, vous pourrir votre restant d'existence à vous. Voilà tout. Oh je ne connais que trop: j'y suis passé, ne suis que de justesse réchappé de cette galère! Alors... Alors maintenant, c'est fini: je suis libraire.

Ça a commencé comme ça. Moi j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Christophe Garçon qui a eu l'idée. Christophe, un écrivain, un graphomane lui aussi, un ami. On se rencontre donc chez moi à la campagne. C'était avant le déjeuner, à l'apéro. Il veut me parler. Il a une idée. D'ordinaire il fait moins de mystères, Christophe, pas tant de chichis; on démarre en principe avec un petit bourgogne chardonnay, cuvée des Forgerets de chez Javillier par exemple,

les femmes mettent la dernière main aux fourneaux, surveillent un peu que tout mijote dans les règles de l'art, en profitent pour se refiler leurs dernières trouvailles question chiffons, leurs derniers conseils côté crèmes de jour rajeunissantes haute fermeté vendues en flacon pompe et qui font effet à merveille en moins de quatre semaines à peine, le prospectus affirme. Elles tiennent, comme ça, toute une conversation qui, pour ne pas être tout à fait de haut vol, participe à resserrer les liens d'amitié, met une ambiance bon enfant dans la baraque. Ça nous plaît, à nous deux, les écrivains, ça nous amuserait presque ce côté un peu léger et midinettes qu'elles ont quand elles papotent en cuisine de tout ça et que déjà un délicat fumet s'échappe des casseroles frémissantes.

Un peu avant que tout soit à point, prêt pour les papilles, passé à table on débouche un autre bourgogne, un de ceux aux arômes de pierre à fusil et de rosé-des-prés si caractéristiques de ces coins tels Meursault ou Puligny-Montrachet, bien jolis à visiter aussi. Et alors, ça ne fait pas un pli : on commence à se répandre en méchan-

cetés sur le paletot des copains comme nous écrivains mais à succès les bougres, à succès ! Pourquoi Fabre a fait cent vingt mille avec *J'aimerais revoir Callaghan*, comment Pessan s'y est pris pour être traduit en chinois, en dogon du Nord, en arabe sicilien des îles Kerkennah, et Trucmuche avec son *Médisis* dont tous les critiques se gobergent jusqu'à se crever d'indigestion, les critiques qui ignorent jusqu'à notre existence à nous pardi, pour qui nous sommes moins que rien, zombies même pas ; alors pourquoi, comment, hein ?

« Ils se démènent, vois-tu, il me dit comme ça Christophe Garçon, ils se remuent ; toi et moi on tourne en rond, toi épinglé tel papillon mort sur un bouchon dans ton infecte bourgade, moi ne bougeant jamais de Marseille, en fait des Quartiers Nord, de La Rose, de la zone, c'est tout ». Il a raison, Garçon. Il a raison. Pour bien marquer comment je l'approuve je lui lance tout à trac un aphorisme chinois de ma collection : « *Le tigre sur son cousin qui dort toute la journée n'est qu'un chat crevé* ». Parce que c'était bien ça son idée : tous les deux on